Alice KRIEG-PLANQUE, « *Purification ethnique* ». *Une formule et son histoire*

Paris, CNRS Éd., coll. CNRS Communication, 2003, 503 p.

Jean-François Tétu

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7143>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7143

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

ISBN : 978-2-86480-838-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean-François Tétu, « Alice KRIEG-PLANQUE, « *Purification ethnique* ». *Une formule et son histoire* », *Questions de communication* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 19 juillet 2013, consulté le 01 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7143> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7143>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Alice KRIEG-PLANQUE, « Purification ethnique ». Une formule et son histoire.

Paris, CNRS Éd., coll. CNRS Communication, 2003, 503 p.

Au milieu de l'été 1992, alors que la guerre déchire l'ex-Yougoslavie depuis trois ans et que, depuis le printemps, les témoignages sur des atrocités se multiplient, surgit un néologisme, « purification ethnique », et d'autres, très proches, comme « nettoyage ethnique » et « épuration ethnique ». Très vite, ces néologismes se répandent dans tous les discours tenus sur ce conflit, dans les médias comme dans les propos des hommes politiques ou les militants des associations, à tel point que les dictionnaires, pourtant en général assez lents à enregistrer des nouveautés, les acceptent dès leurs éditions de 1993.

Issu d'une thèse de sciences du langage profondément remaniée, ce livre relate et analyse l'émergence, les emplois et le développement de cette expression dans les médias. Son point de départ est que certains termes, ou certains procédés argumentatifs, possèdent un pouvoir de mobilisation émotionnelle considérable auquel personne n'échappe. Dans cette mesure, l'univers politique est lesté d'une émotion qui passe, entre autres facteurs, par les mots. Ceux-ci « peuvent fonctionner comme des points de ralliement ou comme des marques de rejet » (p. 9). En quelques semaines, le néologisme est devenu un point de passage obligé de tous les discours sur cette guerre sans nom, avant d'être repris sous des formes très proches à l'occasion d'autres conflits – comme au Rwanda – qui confirment la proximité qu'il entretient avec la représentation contemporaine d'un « génocide ». Pour Alice Krieg-Planque, le discours n'est pas seulement l'origine ou la conséquence, mais l'instrument et le lieu des divisions et des rassemblements. C'est pourquoi cet ouvrage, consacré à un déchirement majeur, examine aussi d'autres expressions où peut se nicher quelque espoir (« communauté internationale »). Les discours – qui sont l'objet de cet ouvrage – ont réellement fait la guerre yougoslave : non seulement ils en disent les enjeux, mais ils en représentent les enjeux. Ainsi ce livre peut-il éclairer le conflit des interprétations comme un élément constitutif du conflit.

L'étude repose sur une documentation très

solide qui a permis la construction d'un double corpus, un premier ensemble tiré de la presse (2348 références extraites d'une cinquantaine de titres de presse différents), et un corpus extra-médiatique de 318 références (revues, livres, rapports, etc.) comportant 57 757 occurrences de mots, le total entre 1980 et 1994. La clé de l'analyse repose sur la notion heuristique de « formule », ainsi définie : « À un moment du débat public, une séquence verbale, formellement repérable et relativement stable [...] se met à fonctionner [...] comme une séquence conjointement partagée et problématique. Portée par des usages qui l'investissent d'enjeux socio-politiques parfois contradictoires, cette séquence connaît alors un régime discursif qui fait d'elle une « formule » » (p. 14). Cette idée est explicitement empruntée à Jean-Pierre Faye à propos de l'adjectif « totalitaire » et du syntagme « État total » ; elle emprunte au même auteur la notion de « figement », « déjà amplement explorée par les linguistes mais à laquelle Jean-Pierre Faye adjoind d'idée d'efficacité : c'est dans le figement, la soudure, la pétrification du signifiant que la formule acquiert son caractère agissant (au sens où, dans la conception fayenne de l'histoire, l'histoire est récit et le récit agissant) » (p. 17). Cette notion de formule permet de comprendre la généalogie et les usages du néologisme qui, dans ce corpus, comporte 136 variantes.

À n'en pas douter, l'ouvrage d'Alice Krieg constitue une somme susceptible de faire référence à un double titre. D'abord, dans une première partie, sur la saisie événementielle de la période la plus sombre du conflit yougoslave qui constitue le contexte où la formule prend corps : la découverte des camps en Bosnie où les détenus ne seraient pas seulement des prisonniers de guerre fait surgir des références au nazisme, qui les fait désigner par des syntagmes anciens – « camps de concentration » ou « camps de la mort » – qui forment le contexte où commence à apparaître la forme « camps de purification ethnique » ou « camps d'épuration ethnique » (p. 45) ; des viols systématiques qui semblent relever d'un plan de destruction de la population ; puis Srebrenica, le marché de Sarajevo, Gorazde. Cela permet de mettre en

évidence des lieux discursifs de la formule : le discours médiatique se nourrit à la fois des textes publiés avant le conflit comme le *Mémorandum* de 1986 attribué à l'Académie des sciences de Belgrade, et les divers propos ou rumeurs qui jalonnent le conflit.

Ensuite, dans la seconde partie de l'ouvrage, l'analyse fine des formes, du parcours et des usages de la formule (« séquence verbale partagée et systématique ») montre qu'elle s'impose assez vite comme une désignation obligée, alors même que ses utilisateurs déploient un métadiscours qui montre à quel point ce syntagme, plus ou moins figé, présente un caractère polémique, car on l'attribue à son adversaire : les nationalistes serbes des années 80 l'utilisent pour dénoncer les kosovars albanais qui souhaiteraient un Kosovo « ethniquement pur ». Dès ses premières apparitions, la formule qualifie la malignité d'autrui, « désignant le projet que ces autres se donneraient » (p. 261) ; elle est donc « un instrument d'accusation » (p. 268). Par ailleurs, elle est problématique à la fois dans le choix de ses qualificatifs : « pur, épurer, nettoyer » qui sont variables, et en ce qui concerne le caractère ethnique où le mot semble souvent plus insupportable aux locuteurs que la chose. Sous la forme adjectivale initiale, elle dépend étroitement du substantif qui la détermine et, du fait de son ancrage référentiel et énonciatif, elle se trouve écartée de toute généralisation. En revanche, avec les variantes nominales qui s'imposent ensuite, les trois formes majeures issues de « purification ethnique » qui succèdent au syntagme adjectival « ethniquement pur » – dont *Le Monde* donne le premier exemple en août 1981 – se développent sans référence à l'identité des acteurs et aux lieux de l'action. Elle quitte la référence initiale et abandonne l'ancrage territorial qui en faisait un élément descriptif pour conquérir une autonomie née de son abstraction généralisante. Elle devient alors une catégorie dénomminative qui peut désigner des référents tout à fait étrangers à la Yougoslavie, soit contemporains comme le Rwanda ou l'Estonie, soit bien antérieurs comme l'extermination des Juifs, l'insurrection vendéenne ou l'expulsion des acadiens : « On pourrait dire que relève manifestement de la catégorie *purification*

ethnique [...] toute pratique [...] exercée à l'égard d'une ou plusieurs personnes en fonction de son ou de leur appartenance à un groupe quelconque (race, ethnie, confession religieuse) ». In fine, cette recherche montre que l'expression « est arrivée par colportage » (pp. 301-302), empruntée par les journalistes occidentaux aux Bosniaques assiégés dans Sarajevo pour dénoncer leurs assaillants. C'est donc bien une formule, ou un chef d'accusation.

La fortune ultérieure de la formule dit à quel point cette analyse est précieuse. Le lecteur ne peut qu'être impressionné par la capacité de l'auteur à maintenir en tous points une distance remarquable par rapport à l'implication personnelle que ne peut manquer de susciter une matière chargée de tant d'émotion. Se cramponnant à la matérialité linguistique, elle tient le cap d'une exploration systématique de toutes les faces de cette formule : morpho-syntaxique, sémantique, énonciative, et métadiscursive.

Peu de réserves subsistent à la lecture de ce livre un peu long, et de ses annexes éclairantes tant par les données que par la reproduction de quelques caricatures du moment. La première porte sur le choix du corpus dit « de saturation » parce qu'il semble bien que le vrai point de départ de ce conflit est le *mémorandum* de l'Académie des sciences de Belgrade, en 1986, dont la BBC a naguère montré le rôle décisif dans l'évolution du nationalisme serbe ; il semble également que, dans le corpus non médiatique, des documents issus des victimes auraient été bien venus, les témoignages réunis par Médecins du monde pour le Tribunal pénal international, par exemple. La seconde réserve porte sur la limitation de l'analyse à 1994, soit avant l'intervention occidentale au Kosovo, qui a renforcé l'impact de la formule sur l'action militaire.

On pourrait mettre ce livre en relation avec l'admirable travail de Michel de Certeau sur *La possession de Loudun* (Paris, Éd. Gallimard, coll. Archives, 1973), parce qu'il est centré sur les rapports entre un discours social très accusé et une réalité sociale très problématique. Il montre que la polémique est sémiotiquement inscrite au cœur même de la structure narrative : pas de destinataire sans

anti-destinateur, pas de sujet sans anti-sujet, etc. Signalons encore qu'Alice Krieg-Planque a signé un bel article dans *Questions de communication* (1, 2002, pp. 9-17) qui fait le point sur les travaux scientifiques relatifs aux médias et aux guerres en ex-Yougoslavie. Au total, la perspective de cet ouvrage est passionnante : passer du récit de guerre comme décor et cadre, d'une formule à la formule comme décor, et cadre (*frame*) du récit de guerre.

Jean-François Tétu

MEI, université Lyon2/IIEP de Lyon

Sabine LAVOREL, *La politique de sécurité nationale des États-Unis sous George W. Bush*. Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Raoul-Dandurand, 2003, 172 p.

Forte de son expérience pluridisciplinaire en droit public, défense et sécurité internationale, Sabine Lavorel nous présente de manière pragmatique et critique les modalités et les enjeux de la politique de sécurité nationale des États-Unis sous George W. Bush. L'intérêt de cet ouvrage réside essentiellement dans la pluralité d'approches de la politique américaine en matière de sécurité intérieure, nationale et internationale. Il donne des clés pour décrypter et comprendre la complexité des modalités de la politisation ostensible du processus décisionnel. L'auteur explique les conséquences du rapport de forces permanent et du contrôle réciproque des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire. En associant des données juridiques aux notions de défense et de pouvoir, cette étude propose non seulement une analyse des institutions gouvernementales, mais aussi une approche critique de l'évolution de l'équilibre institutionnel, faisant suite aux attentats du 11 septembre 2001. Cette étude introduit également l'existence de contre-pouvoirs informels qui complexifient le processus décisionnel et accentuent le jeu irrationnel d'interactions et de négociations, aujourd'hui nommé « marchandage politique » (p. 82).

Ce livre, ordonné et cohérent, s'inscrit dans un contexte historique particulier. En effet, il est presque impossible de parler de la politique de George W. Bush, sans aborder les attentats survenus sur le territoire américain au début de son mandat. Ils ont provoqué un

bouleversement des modes de traitement de l'information et une évolution dans la gestion de la sécurité au sein du gouvernement. Aussi, ce texte aide-t-il, avant tout, à déterminer les objectifs fondamentaux en matière de sécurité nationale et les moyens nécessaires à mettre en œuvre. Il explique en quoi les attentats sont à l'origine d'une recentralisation des pouvoirs, d'une part en renforçant le prestige et l'autorité du président, d'autre part, en bouleversant la répartition constitutionnelle des compétences en matière de sécurité nationale et en perturbant les processus de *checks and balances* – révélateurs du rapport de forces constant au sein de l'exécutif – propres au système politique américain. Dans ce contexte, les attentats du « 11/09 » marquent deux évolutions majeures et indissociables qui constituent le canevas de l'analyse proposée : d'abord, une transformation du concept même de sécurité nationale, puis une radicalisation de la politique de sécurité mise en œuvre par le président. L'auteur évalue les conséquences de l'événement en y incluant l'ouverture du processus décisionnel et l'évolution de la nature, du contenu des politiques étrangère et de défense. Ceci dans un seul but : reconstruire l'hégémonie américaine et instituer un rôle prééminent des États-Unis permettant de justifier un interventionnisme unilatéral permanent.

Sabine Lavorel ne manque pas de faire référence à l'histoire politique et géopolitique américaine, dans la lignée d'une problématique visant à évaluer la légitimité de la politique de sécurité nationale, adoptée durant un climat de crise. Plusieurs questions amènent à approfondir l'analyse : quel rôle ont joué les attentats dans les orientations idéologiques de la politique de sécurité du gouvernement américain ? Comment le nouveau président parvient-il à légitimer sa position, sa fonction ainsi que les actions militaires engagées auprès de l'opinion publique ? À l'heure actuelle, quelle place les États-Unis prennent-ils sur la scène internationale ?

L'auteur propose ici une interprétation contextuelle de la politique de sécurité nationale américaine selon une perspective politico-historique. Dans une première partie, il tente d'expliquer en quoi les nouvelles orientations sécuritaires sont un